

L'identité troublée

Rencontre animée par
Eva Bester / France Inter

AIR⁹

Assises Internationales du Roman

NICKOLAS BUTLER États-Unis

ADELLE WALDMAN États-Unis

DAVID SAMUELS États-Unis

Étudiants lecteurs :

Doria Messaoudene / Université Lumière Lyon 2

Jérémy Labouz / Université Lumière Lyon 2

Mickael Morellon / Université Lumière Lyon 2

Aude Rouanet de l'ENSATT lit « Malentendu » d'Andrés Neuman
Retrouvez les mots-clés des auteurs invités dans la *Lexique Nomade*
en ligne sur www.villagillet.net

[WALLS AND BRIDGES]

(TRANSATLANTIC INSIGHTS)
lectures, readings, performances

coproduction



LUNDI 25 MAI À 21H

Les Substances - 8 bis quai Saint-Vincent, Lyon 1^{er}
Réservations : 04 78 39 10 02 - www.villagillet.net



en partenariat avec





NICKOLAS BUTLER / États-Unis

Retour à Little Wing (prix Page / America 2014) est le premier roman de Nickolas Butler. D'une touche délicate et précise, presque musicale, l'auteur fait des grandes étendues du Midwest la toile de fond d'une réflexion sur l'amitié, l'amour et le passage du temps. Soumis au rythme des saisons, quatre jeunes

trentenaires se retrouvent à l'heure des bilans, de la nostalgie et du doute, après avoir choisi des parcours singulièrement différents, tout en restant unis par leur attachement indéfectible à leur ville natale.

→ **Retour à Little Wing**, traduit de l'anglais (États-Unis) par Mireille Vignol (Autrement, 2014)



EVA BESTER a été chroniqueuse sur France Culture et Arte et a collaboré à la revue *Transfuge*. Elle alunit ensuite sur France Inter où elle convoque des auteurs-génies décédés dans sa chronique « littérature oubliée » et quelques vivants dans l'émission « Ouvert la nuit ». Depuis 3 saisons, elle prend soin des âmes des auditeurs dans l'émission « Remède à la mélancolie », chaque dimanche à 10h sur France Inter.



DAVID SAMUELS / États-Unis

David Samuels est journaliste et écrivain, éditeur du *Harper's Magazine* et contributeur du *New Yorker* et de *The Atlantic*. Figure incontournable du journalisme littéraire américain, il est l'auteur de deux livres. Le plus récent, *Mentir à perdre haleine*, reconstitue l'épopée fascinante de James Hogue, qui a réussi à

infiltrer Princeton et le prestigieux Ivy club, confrérie élitiste de l'université. À travers les interviews de ceux qui ont été séduits par la personnalité pétillante de cet escroc, l'auteur dresse le portrait fascinant d'un homme sans identité.

→ **Mentir à perdre haleine**, traduit de l'anglais (États-Unis) par Louis Armengaud Wurmser (Éditions du Sous-Sol, 2015)



ADELLE WALDMAN / États-Unis

Reporter et chroniqueuse, Adelle Waldman publie un premier roman très remarqué : *La Vie amoureuse de Nathaniel P.*, qui décrit avec finesse et ironie les errances de son personnage principal. Nate Piven, écrivain en vogue évoluant au sein de l'élite littéraire de Brooklyn, est aussi un jeune amant grisé de son succès auprès des femmes. Dans cette comédie de mœurs aiguisée, l'auteure compose avec brio le portrait d'un mâle moderne imparfait et narcissique, à la vie amoureuse agitée.

→ **La Vie amoureuse de Nathaniel P.**, traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Rabinovitch (Christian Bourgois, 2014)

>>> Retrouvez **Nickolas Butler** dans « L'humeur vagabonde » de Kathleen Evin sur France Inter ce jeudi 28 mai à 20h

L'un des problèmes clés de la société américaine actuelle est le manque d'engagement de ses habitants dans un endroit donné – une situation totalement contre nature et inédite dans notre histoire. On laisse les quartiers se détériorer, on laisse les paysages se spoler car, sur place, personne ne se sent responsable des lieux ; les gens ne font que passer. La reconstruction d'une population et d'une vie aux États-Unis dépend en partie de la décision de ses habitants – quartier par quartier, comté par comté – de tenir bon et de faire leur vie là où ils sont, plutôt que de fuir.

Gary Snyder

Jusqu'à l'an dernier, j'avais passé toute ma vie dans des zones urbaines. Les plus petites villes où j'ai vécu remontent sans doute à mes études de troisième cycle où je faisais la navette entre Arden Hills, au Minnesota (9 704 habitants), et Iowa City dans l'Iowa (67 862 habitants). Et, à vrai dire, ces deux villes sont plus peuplées que ne l'indiquent les chiffres du recensement, car elles sont proches de métropoles en pleine expansion et abritent une population étudiante migratoire. Chicago est la plus grande ville où j'ai vécu ; j'y ai passé une année de fac, dans une petite pièce si proche du rail aérien que j'aurais pu lancer une balle de base-ball sur le train de passage. Chicago est une métropole mondiale qui compte plus de 2,6 millions d'habitants dans la ville à proprement parler, sans compter les anneaux de banlieue tentaculaires. Et, selon le recensement national de 2010, plus de quatre-vingts pour cent de la population américaine vit dans des centres urbains, un nombre apparemment en progression constante.

Mais vous devez vous poser quelques questions : « Quel est le rapport avec l'identité troublée de l'Amérique ? Quel est le rapport avec la littérature américaine ? »

J'ai peut-être toujours vécu dans des villes, mais je ne l'ai jamais vraiment souhaité. Après une année à Chicago, je brûlais d'impatience de rentrer dans le Wisconsin, et de jouir d'un style de vie qui me donne accès à l'air pur, à des nuits noires et à des liens plus intimes avec la nature. Par exemple, je trouvais important de pouvoir nourrir des oiseaux sauvages, de côtoyer des coyotes, des cerfs, des grues du Canada, des aigles, des chouettes et des faucons.

Le problème, en Amérique, c'est que l'argent et la plupart des emplois sont concentrés dans les villes. À moins d'habiter dans un lieu touristique rural, il peut être très difficile de gagner sa croûte dans la péninsule supérieure du Michigan, par exemple, ou dans l'Iron Range du Minnesota, ou encore sur le rivage du Lac supérieur au nord du Wisconsin – pour ne citer que quelques-unes des régions sauvages et pittoresques du Midwest. J'ai grandi dans ces coins d'Amérique où j'ai campé, chassé, fait du canoë et des randonnées ; des lieux où j'ai croisé des loups, des élans, des ours, des aurores boréales et des torrents de montagne si purs qu'un promeneur pouvait en boire l'eau sans crainte de parasite intestinal.

Le problème, c'est qu'il n'y a presque aucun boulot dans ces régions. Les petites villes meurent, la population restante vieillit, les infrastructures s'effondrent.

Je reste cependant persuadé que les Américains ont envie d'y habiter. Je suis persuadé que dans notre conscience collective, ces endroits éveillent tout au moins notre curiosité. Mais il est sans doute encore plus pertinent de noter qu'un grand nombre des jeunes gens qui migrent à Portland, San Francisco, Brooklyn, Minneapolis, Austin ou Nashville sont originaires de ces zones rurales. Pour eux, l'Amérique rurale a toujours été et restera peut-être toujours « chez eux ».

C'est le conflit qui m'a rongé pendant plus d'une décennie. C'est le conflit intrinsèque des personnages de mon roman, *Retour à Little Wing*, et celui de ma collection de nouvelles, *Rendez-vous à Crawfish Creek*.

Tant que la notion d'appartenance à un endroit – *home* – primera sur celle de l'emploi et de l'argent, et tant que les Américains se déplaceront d'une communauté à l'autre, soi-disant à l'affût de meilleures situations, une déconnexion persistera entre le lieu où vivent les Américains et celui où ils se sentent chez-eux.

À PROPOS DE LA TRADUCTRICE :

Après une vingtaine d'années en Australie et une carrière de journaliste, **MIREILLE VIGNOL** est rentrée en France en 2002 et se consacre à la traduction littéraire. Elle traduit de grands noms de la littérature australienne (Kate Grenville, Kenneth Cook, Anna Funder), des auteurs maoris ou océaniens (Witi Ihimaera, Alice Tawhai, Epeli Hau'ofa) mais aussi américains (Nickolas Butler, Walter Mosley, Steve Stern, George Pelecanos) et sud-africain (Roger Smith).

DERNIÈRE MINUTE : LECTURE MUSICALE

+++

ARTHUR H ET NICOLAS REPAC

LISENT

LE CAUCHEMAR MERVEILLEUX. ESPÈCES

DE PETITS CONTES

D'ARTHUR H (ACTES SUD)

Accompagné par le musicien Nicolas Repac, Arthur H nous plonge dans un monde mêlant la violence, l'incertitude, la beauté, la fraîcheur et l'innocence.

VENDREDI 29 MAI

À 22H30 AUX SUBSISTANCES

6 € / GRATUIT

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Louis Armengaud Wurmser
Nous remercions Céline Leroy pour son aide précieuse

« TROUBLES DE NOS PERSONNALITÉS »

Qui me ressemble ? Je ne ressemble à personne. Je ne ressemble qu'à moi-même. Cependant j'aurais bien du mal à prouver l'une ou l'autre de ces assertions. C'est pour cela que je me tourne vers l'écriture. Je m'étonne tous les jours que mon cerveau ait la capacité, grâce à ses fonctions d'analyse et de conceptualisation, de s'amuser à créer une réalité à part entière, masse d'atomes qu'il anime par la tension entre la forme et le fond, ou la voix et l'intrigue, et qu'il ordonne par le miracle de l'arc narratif. Il suffit pour cela qu'une chose l'inspire ; qu'une chose se passe.

Les romans, les livres sont comme des personnes. Ils sont charmants, instructifs, frustrants, agaçants, malhonnêtes, injustes, ingrats. Ils servent d'écran aux projections de chacun. Ils exaltent l'imagination, tant et si bien qu'on jurerait avoir vécu les scènes qu'ils dépeignent, ou entendu les dialogues qu'ils retranscrivent. L'écriture s'apparente à la psychothérapie, à la natation, à la masturbation, à la méditation, à la médication, ou à l'aviron, à ceci près qu'elle réclame de se mettre également à la place du lecteur – exercice difficile, mais source de bienfaits que les mots peinent à décrire. Ceux qui y aspirent ont en revanche un profil bien défini : des parents déséquilibrés, ou absents, ou instables ; une enfance sur une base militaire, dans une secte, ou dans une ancienne république soviétique ; un bégaïement ou une grave maladie de la peau durant l'adolescence ; une inaptitude à la peinture ou à la musique.

J'ai consacré ma carrière à profiter de la sacro-sainte attention qu'accordent les lecteurs aux auteurs pour raconter le parcours d'individus qui s'imaginent être des romans. La logique interne de ces originaux nous attire, nous, commun des mortels, parce que leur comportement défie l'entendement. Je trouve ces personnages fascinants. Ils se prêtent bien au jeu de la littérature, inspirent de beaux récits.

En outre, il me semble que cette forme de réinvention de soi, que des centaines, voire des milliers de gens ont peut-être vécue comme un simple épisode fiévreux, affecte une proportion grandissante de la population, telle une épidémie se propageant à la société entière. Le masque humaniste des grandes utopies religieuses, nationalistes et socialistes est tombé, révélant une vaste farce. Ceux qui se voient tout entiers ou en partie comme une fiction ont peut-être l'esprit terriblement dérangé, mais ils nous permettent de mieux comprendre ce siècle façonné par des génocidaires tels que Hitler, Staline et Mao, ainsi que leurs partisans eux-mêmes liés par ces fictions. Notons que Staline et Mao se piquaient d'ailleurs de poésie – non sans talent. Lee Harvey Oswald s'envisageait lui aussi comme le protagoniste d'une histoire sortie tout droit de son imagination. De fait, il a bouleversé le cours des événements et marqué la mémoire de centaines de millions de personnes en abattant John F. Kennedy en pleine Guerre froide. Pensez au destin de ceux parmi nous qui se retrouvent coincés entre deux récits.

Pensez à ces milliers d'adolescents qui quittent l'Europe pour bâtir un paradis djihadiste en Syrie ou en Irak afin de redessiner la carte du monde. Ils veulent une histoire qui leur paraisse vraisemblable, en laquelle ils puissent croire. Ils veulent revenir à un âge d'or où pureté, bonté et honnêteté faisaient loi. En cela, ils ne diffèrent pas de ces jeunes communistes ni de ces jeunes fascistes qui ont autrefois tué dix millions d'innocents sur le Vieux Continent, dont tous les membres de ma famille à l'exception de mes grands-parents.

Alors ne soyez ni racistes ni sexistes ni xénophobes. Construisez de meilleurs établissements scolaires et de plus belles aires de jeux. Toutefois, la solution à nos problèmes se situe ailleurs. En tant qu'écrivains, que conteurs, il est aisé, ou du moins il devrait l'être, de nous imaginer en combinaison orange au fond d'un cachot sordide ou à la place de dessinateurs martyrs qui aimaient rire et détestaient l'hypocrisie. Mais sommes-nous ces gens-là ? Si nous éprouvons du soulagement en répondant par l'affirmative, cela devrait éveiller notre méfiance. Nous souffrons des mêmes angoisses qui tourmentent ceux qui veulent notre mort. Comme eux, nous sommes les produits désirants et imprécis de cette liberté par laquelle il est possible de nous réinventer du tout au tout. Les tueurs cherchent à étouffer l'incertitude et le doute en revenant à l'espace fantasmé d'une Arabie du septième siècle où ceux qui, d'après eux, leur ressemblent en attitude et en pensée, retrouveront la place centrale qui leur revient de droit et qu'ils auraient toujours dû occuper dans l'histoire de l'humanité. Cependant, il ne s'agit là que d'une fiction rédigée par un dieu dont le verbe est tout-puissant, un dieu qui exige l'obéissance absolue, c'est-à-dire l'anéantissement du moi. Nous avons tout lieu d'être horrifiés par une telle perspective, sans oublier de reconnaître la fragilité de nos propres constructions, l'unique rempart entre nous et la conscience accablante de notre solitude.

À PROPOS DU TRADUCTEUR :

LOUIS ARMENGAUD WURMSER est journaliste pour le magazine *Reflets* (revue économique de l'Essec), traducteur pour les Éditions du Sous-Sol (revue *Feuilleton, Mentir à perdre haleine* de David Samuels) et pour la maison de production Shine (séries *Tunnel, Malaterra*), et auteur (pièces radiophoniques sur France Inter, premier roman en gestation).

Après des études d'anglais, **CÉLINE LEROY** se consacre à la traduction depuis une dizaine d'années. Elle a notamment traduit Leonard Michaels, Laura Kasischke, Don Carpenter, Rachel Cusk, Jeanette Winterson ou encore Renata Adler.

Il y a des années, j'ai quitté la fac, bouclé ma valise et, fidèle au plus pur esprit des pionniers, je suis partie vers l'Ouest en quête de mon identité.

Je faisais mes études sur la côte Est, dans une université renommée, et j'étais affreusement malheureuse. Je me sentais seule parmi mes amis qui, selon moi, se montraient plus soucieux d'être populaires et d'avoir du succès. J'étais très attirée par un garçon qui s'intéressait à mon amie la plus jolie et – à mon avis – la plus superficielle. Je me demandais si quelque chose clochait chez moi. Peut-être étais-je trop sérieuse et introvertie, trop posée, pour acquérir la sérénité, le sentiment d'appartenance et de compréhension que je recherchais si ardemment.

J'ai interrompu ma première année et emménagé en Arizona, dans l'Ouest américain. Je m'attendais à y mener une existence plus authentique, moins centrée sur la réussite et le statut social. J'ai trouvé un emploi de serveuse dans un bar sportif, mais je n'ai pas tardé à éprouver une solitude d'un genre différent. Le paysage désertique d'Arizona, si beau soit-il, est dénudé, incroyablement vaste. Je me suis sentie minuscule et très isolée.

Alors je lisais beaucoup. J'avais toujours lu des romans, pour le plaisir, mais aussi pour l'éclairage qu'ils m'apportaient — sur ma psyché et celle des autres, sur notre choix de vie, notre conception du bonheur. Je lisais presque exclusivement de la littérature contemporaine. Je supposais que les ouvrages écrits avant 1960 et la révolution sexuelle ne présentaient aucun intérêt pour une jeune femme moderne telle que moi.

Je découvris beaucoup de textes drôles, inventifs sur la politique moderne et la culture pop, mais peu d'entre eux résonnaient en moi sur un plan personnel. Je soupçonnais souvent l'auteur de n'en savoir guère plus que moi sur la vie, ou la psychologie. Dans trop de livres, l'objectif poursuivi par les personnages apparaissait comme une évidence, les bons et les méchants y étaient désignés sans ambiguïté, évalués à leur juste mesure. Mais... ma vie était un tel gâchis. Si la vie privée était aussi simple que dans les livres, pourquoi étais-je à ce point perturbée ?

Je me suis donc tournée vers les classiques, n'espérant pas grand-chose de romans si anciens, sans doute très datés. Un jour, j'ai eu *Middlemarch* entre les mains. C'est ce livre qui a tout changé.

Peu m'importait que les gens dépeints par George Eliot aient vécu à une autre époque, dans un pays différent. Sa description de leur vie intérieure dépassait en raffinement tout ce que j'avais exploré dans la fiction ou lors de conversations. Qu'y a-t-il de désuet dans l'extrait suivant ?

Il était doué de ce caractère malheureux qui fuit la pitié et craint plus que tout d'être reconnu : une sensibilité fière et étriquée qui n'a pas assez de grandeur pour se transformer en sympathie, et tremble comme une feuille dans les frimas de l'égoïsme, ou au mieux, d'un narcissisme pointilleux.

Pour moi, une littérature digne de ce nom transcende à la fois le lieu et le temps, le siècle et le pays d'origine.

Ce qui nous ramène au thème qu'on nous a demandé de débattre ici. De nombreux jeunes romanciers américains dépeignent des personnages en quête d'une identité qu'ils ont du mal à définir. Songez à Julien Sorel dans *Le Rouge et le noir*, déchiré entre son amour et son ambition. Ou à Léon dans *Madame Bovary*. Comme le remarque Flaubert : « L'aplomb dépend des milieux où il se pose : on ne parle pas à l'entresol comme au quatrième étage (...). »

À aucune époque, dans aucun pays, l'identité imposée par la société à la majorité de la population n'a été acceptée de bon gré. Les personnes dotées d'une vie intérieure riche et intense ont toujours été agacées par les attentes de la société à leur égard. Ce n'est pas une condition de la vie contemporaine aux États-Unis, mais la pierre angulaire de la littérature.

À PROPOS DE LA TRADUCTRICE :

ANNE RABINOVITCH est titulaire d'un doctorat en études nord-américaines (Paris 3). Elle a traduit entre autres Margaret Atwood, Rick Bass, Ann Beattie, Saul Bellow, Alexandra Fuller, Allan Gurganus, Kazuo Ishiguro, Doris Lessing, Norman Mailer, Joyce Carol Oates, James Salter, Susan Sontag, Donna Tartt, Edmund White, Virginia Woolf. Elle est aussi l'auteur de six romans (Actes Sud, Melville Léo Scheer). Le dernier en date, *Chacune blesse, la dernière tue*, est paru en 2012 aux éditions Alma.

SAMEDI ET DIMANCHE DE 14H À 18H AUX SUBSISTANCES

LE PETIT FABLAB D'ÉCRITURE

JOUEZ AVEC LES MOTS POUR FABRIQUER DES TEXTES À PLUSIEURS MAINS GRÂCE AUX OUTILS D'ÉCRITURE INTERACTIVE DU CENTRE ÉRASME.

POUR TOUS PUBLICS À PARTIR DE 6 ANS, ÉCRIVAINS AGUERRIS OU JEUNES POUSSÉS LITTÉRAIRES. GRATUIT.

Un atelier imaginé par la Villa Gillet et le Centre Erasme - living lab de la Métropole de Lyon

Rendez-vous à la librairie des AIR !

Les livres des invités, les auteurs en dédicaces,
les coups de cœur des libraires
et une sélection de romans pour l'été.

 #AIR2015
@villagillet